

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les correspondances de François Guizot : 1806-1874](#)[Collection180_181_Correspondance entre Sarah Austin et François Guizot : 1840-1867](#)[Collection181_Lettres de François Guizot à Sarah Austin : 1841-1867](#)[Item](#)[Paris, le 5 février 1860, François Guizot à Sarah Austin](#)

Paris, le 5 février 1860, François Guizot à Sarah Austin

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Enfants \(Guizot\)](#), [Femme \(de lettres\)](#), [France \(1852-1870, Second Empire\)](#), [Mariage](#), [Publication](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1860-02-05

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote98, AN : 163 MI 42 AP 181 Papiers Guizot Bobine Opérateur 30

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Paris, le 5 février 1860, François Guizot à Sarah Austin, 1860-02-05

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 15/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/7804>

Copier

Informations éditoriales

Destinataire Austin, Sarah (1793-1867)

Lieu de destination Weybridge (Angleterre)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Richard Walter](#) Notice créée le 19/02/2025 Dernière modification le 30/04/2025

98

Paris 5 février 1860

Chère Madame Austin, au
moment où m'arrive, bien en retard,
votre petite lettre du 22 et 27 Janvier,
je prends la plume pour vous écrire.
Je marie mon fils, et je ne veux pas
que vous l'appreniez par d'autres que moi.
Il est prêt d'épouser une jeune fille de
vingt ans, d'une bonne et vieille famille
Protestante de ma ville natale, Nîmes.
La situation sociale, les entours, la
fortune, les mœurs, les idées, tout me
convient, et la personne convient fort
à Guillaume qui est allé passer quinze
jours à Nîmes pour faire connaissance
avec elle et ses parents. Quinze jours, c'est
bien peu pour se connaître; mais c'est
assez pour se plaire. Guillaume est
revenu de là d'un très content. L'époque
précise du mariage n'est pas encore

sipté ; quand elle le sera, j'irai passer
huit jours à Mismar avec mes deux filles,
et quand leur frère sera marié, nous
reviendrons au Val Aïdus où Guillaume
et sa femme nous rejoindront dans le
cours de l'été. Ils habiteront Paris,
ordinairement, et souvent le midi. Je
vous donne des détails de père, bien
sûr de l'intérêt que vous y prendrez.

Je n'ai point encore reçu la
notice que vous aviez chargé Jeffs de
m'envoyer. Je suis très impatient de
la lire. Je n'ai pas besoin de vous
dire avec quels sentiments je la lisais.
J'ai bien peu vu M^r. Austin ; mais
il étoit, pour moi, un homme rare
et un ami. Le Saturday Review n'est
presque jamais admis à entrer en
France. J'espère que la douane fera
exception pour le Numéro 14.

Comment ne serois-je pas content

de votre article sur
nous avons reçu, de
même impression et
-ment. Nous avons
autant de vérité qu
bienveillance. Cette p
est si malheureusement
d'affaires dans son
peut rien lire. Elle
un mot de mon an
elle ne me dira rien
vous en donnez
et vous n'en avez
pour elle.

Adieu, chère
filles, vous bien et
vous parler d'elles.
espères que vous ne
chercher, au Val Aï
renâde à votre ma
mais un peu de li
solitude. Lady G

de votre article sur Mad^e Hécamire ?
Nous avons reçu, de ce Souvenir, la
même impression et porté le même juge-
ment. Nous avons dit, l'un et l'autre,
autant de vérité qu'en permettait la
bienveillance. Cette pauvre Mad^e Lenoir
est si malheureuse, et si accablée
d'affaires, dans son malheur, qu'elle ne
peut rien lire. Elle ne m'a pas dit
un mot de mon article sur sa tante;
elle ne me dira rien du vôtre. Vous
vous en donnez moins que personne,
et vous n'en avez que plus de sympathie
pour elle.

Adieu, chère Madame Austin. Mes
filles vous bien et me demandent de
vous parler d'elles. Je voudrais bien
espérer que vous reviendrez un jour
chercher, au Val Richu, non pas me
remède à votre mal, il m'y en a point
mais un peu de distraction à votre
solitude. Lady Gordon va donc

beaucoup mieux. Je vous en félicite de
tout mon cœur, et je suis, plus que jamais,

Tout à vous

Guizot